

Troilus et Cressida

DRAMATIS PERSONÆ¹

LE PROLOGUE.

PRIAM, *roi de Troie.*

HECTOR, TROÏLUS, PÂRIS, DEÏPHOBE, HÉLÈNUS, *ses fils.*

MARGARELON, *son fils bâtard.*

ÉNÉE, ANTÉNOR, *commandants troyens.*

CALCHAS, *prêtre troyen, partisan des Grecs.*

PANDARE, *oncle de Cressida.*

AGAMEMNON, *le général grec.*

MÉNÉLAS, *son frère.*

ACHILLE, AJAX, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE,
commandants grecs.

THERSITE, *un Grec difforme et envieux.*

ALEXANDRE, *serviteur de Cressida.*

Un serviteur de Troïlus.

Un serviteur de Pâris.

Un serviteur de Diomède.

HÉLÈNE, *femme de Ménélas.*

ANDROMAQUE, *femme d'Hector.*

CASSANDRE, *filie de Priam ; prophétesse.*

CRESSIDA, *filie de Calchas.*

Soldats grecs et troyens.

Serviteurs.

1. La liste des personnages ne figure ni dans le Quarto, ni dans le Folio.

Pour cette traduction, le texte suivi est généralement celui des Folio (1623). Les passages placés entre crochets proviennent soit des Quarto (1609) soit d'amendements des éditeurs successifs. (N.D.T.)

LE PROLOGUE.

Notre scène est à Troie. Des îles grecques,
Les princes orgueilleux, leur sang hautain
Brûlant, ont envoyé au port d'Athènes
Leurs nef chargées des prêtres et des armes
De la guerre cruelle ; ils ont fait voile,
Soixante-neuf qui portent la couronne,
Vers la Phrygie, et ils se sont jurés
De piller Troie dont les remparts renferment
La reine dérobée à Ménélas,
Hélène, au lit avec le beau Pâris.
Et telle est la querelle. Ils se présentent
À Ténédos,
Dans leurs vaisseaux pansus, et ils vomissent
Leur cargaison guerrière : frais, indemnes
Encor, les Grecs dressent leurs fières tentes
Sur les plaines troyennes ; les six portes
Des remparts de Priam, Timbrie, Dardane,
Hélias, Chétas, Troyenne, Anténoride,
Gâches massives et verrous fidèles
Gardent les fils de Troie.
Mais voici à présent que l'espérance
Excitant les ardeurs des deux côtés,
Les Troyens et les Grecs, joue son va-tout.
Je me présente donc, prologue armé,
Sans me fier à la plume de l'auteur
Ni aux voix des acteurs, mais revêtu
De l'appareil qui sied à notre cause,

Pour vous dire, très justes spectateurs,
Que notre pièce enjambe le prélude
Et le début des troubles, commençant
En pleine action, pour vous représenter
L'intrigue qu'une pièce peut conter.
Notre effort peut vous plaire ou vous déplaire,
Ce sont pour nous les hasards de la guerre.

[I, 1] *Entrent Pandare et Troïlus.*

TROÏLUS.

Mon écuyer ! que je désarme encore.
À quoi bon guerroyer hors de nos murs
Quand là, ici, la bataille est si rude ?
Qu'un Troyen qui est maître de son cœur
Aille au combat, Troïlus, lui, ne peut rien.

PANDARE.

On n'en sortira pas, de cette histoire ?

TROÏLUS.

Les Grecs sont forts, adroits autant que forts,
Fiers d'être adroits, et aussi fiers que braves :
Moi, je suis faible comme un pleur de femme,
Plus doux que le sommeil, moins téméraire
Que l'ignorance, je suis moins vaillant
Qu'une vierge la nuit et moins rusé
Que le petit gamin sans expérience.

PANDARE. – Bon, vous en avez déjà parlé assez comme ça ; moi, je ne m'en mêle plus et j'arrête les frais. Quand on veut cuire son pain, il faut attendre que le grain soit moulu.

TROÏLUS. – N'ai-je donc pas attendu ?

PANDARE. – Si, qu'il soit moulu ; mais pas qu'il soit bluté.

TROÏLUS. – N'ai-je donc pas attendu ?

PANDARE. – Qu'il soit bluté, si ; mais pas que la pâte lève.

TROÏLUS. – Mais si, j'ai attendu.

PANDARE. – Si, que la pâte lève ; mais dans le mot « ensuite », il y a encore le temps qu'on la pétrisse, qu'on façonne le pain, qu'on chauffe le four, et puis qu'il cuise ; et puis, vous devez attendre qu'il refroidisse aussi, sans quoi vous risquez de vous brûler les lèvres.

TROÏLUS.

Patience, si divine qu'elle soit,
Répugne moins que moi à la souffrance :
Tiens, je siège à la table de Priam
Et quand je pense à la belle Cresside –
Ô traître, « quand » – mais j'y pense toujours !

PANDARE. – Ma foi, hier soir, je ne l'avais jamais vue aussi belle, ni elle ni aucune femme au monde.

TROÏLUS.

Oui, j'allais te le dire : quand mon cœur,
Frappé par un soupir, pourrait se fendre,
Pour qu'Hector ou mon père n'en voient rien,
Comme un soleil qui luit sur la tempête,

J'enterre ce soupir dans un sourire :
Mais cacher le chagrin sous la gaieté,
C'est rire à l'instant même de pleurer.

PANDARE. – Oui, si elle n'avait pas les cheveux un peu plus foncés qu'Hélène, – eh bien, elle n'aurait plus de rivale possible chez les femmes. Mais, enfin, c'est ma nièce ; je ne voudrais pas, comme on dit, trop la couvrir d'éloges, mais j'aurais voulu que quelqu'un l'ait entendue parler hier, comme je l'ai fait ; je ne voudrais pas déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre, mais –

TROÏLUS.

Pandare, – oh oui, je te le dis, Pandare, –
Quand je te dis que mes espoirs naufragent,
Tu me réponds en m'expliquant qu'ils gisent
À tant de pieds de fond ; je te répète
Que je suis fou en aimant Cressida,
Tu réponds : « Elle est belle » ; tu déverses
Ses yeux, ses joues, ses cheveux ou sa voix,
Dans cet ulcère ouvert que j'ai au cœur,
Tu manies dans tes mots – mon Dieu ! – sa main
Devant qui la blancheur est d'encre noire,
Signant sa propre fin, dont le toucher
Rend rugueux même le duvet d'un cygne
Et la caresse en son essence même
Plus âpre que la main d'un laboureur.
Voilà ce que tu dis, et tu dis vrai
Quand tu dis que je l'aime. Mais, ainsi,
Au lieu d'huile et de baume, tu enfonces
Dans la plaie que l'amour me laisse ouverte
Le couteau qui l'a faite.

PANDARE. – Je ne dis rien d'autre que la vérité.

TROÏLUS. – Tu n'en dis pas assez.

PANDARE. – Non, c'est sûr, je ne veux plus m'en mêler ; laisse-la comme elle est : si elle est belle, c'est tant mieux pour elle ; si elle n'est pas belle, elle a le remède dans ses mains.

TROÏLUS. – Mon bon Pandare, comment faire, Pandare ?

PANDARE. – Je n'ai eu que ma peine pour mon travail, mal vu par elle, et mal vu par vous ; je m'entremets pour l'un, je m'entremets pour l'autre, et la reconnaissance pour mes peines, elle est bien maigre.

TROÏLUS. – Voyons, Pandare, tu es fâché ? à moi, tu m'en veux ?

PANDARE. – Parce qu'elle est de ma famille, elle est moins belle qu'Hélène. Si elle ne l'était pas, de ma famille, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène le dimanche. Mais que m'importe ? Je m'en fiche, elle pourrait être une moricaude, ça me serait égal.

TROÏLUS. – Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle ?

PANDARE. – Je m'en fiche, que vous le disiez ou pas. Elle est bien bête de ne pas rejoindre son père ; qu'elle aille donc chez les Grecs, c'est ce que je lui dirai la prochaine fois que je la verrai. Non, moi, je ne m'en mêle plus, j'arrête les frais avec tout ça.

TROÏLUS. – Pandare –

PANDARE. – Non.

TROÏLUS. – Mon doux Pandare –

PANDARE. – Je te le demande, ne me parle plus ; je laisse tout comme je l'ai trouvé et on n'en parle plus.

Il sort. On sonne l'alarme.

TROÏLUS.

Paix, clameurs disgracieuses ! Cris de brutes !
Fous des deux bords, Hélène est certes belle
Quand tous les jours le sang la teinte ainsi.
Je ne peux pas me battre pour sa cause,
C'est un sujet trop maigre pour mon glaive –
Mais, dieux, Pandare, que tu me tourmentes,
Mon seul accès à Cresside est Pandare,
Et je dois le prier pour qu'il la prie,
Et il est dur comme elle est chaste et froide.
Ô Apollon, toi qui aimes Daphné,
Que sont Cresside, et Pandare, et moi-même ?
Son lit est l'Inde, elle est sa perle pure.
Entre Ilion et son palais béni,
Imaginons la mer sauvage et folle
Moi, je suis le marchand, et ce Pandare
Flottant, c'est notre espoir en grand danger,
C'est notre expédition, notre navire.

Alerte. Entre Énée.

ÉNÉE.

Comment, Troïlus ? Pourquoi pas à la guerre ?

TROÏLUS.

Parce que. Je réponds comme une femme
Puisque c'est être femme qu'être ici :
Énée, quelles nouvelles de la guerre ?

ÉNÉE.

Pâris vient de rentrer, il est blessé.

TROÏLUS.

Par qui, Énée ?

ÉNÉE.

Troïlus, par Ménélas.

TROÏLUS.

Qu'il saigne un peu ; sa plaie n'est que mépris,
C'est Ménélas qui encorne Pâris.

Alerte.

ÉNÉE.

La belle chasse, aujourd'hui, hors les murs !

TROÏLUS.

Elle serait plus belle ici, pour sûr,
Si mon rêve était vrai. – Vous y alliez ?

ÉNÉE.

En toute hâte.

TROÏLUS.

Eh bien, soyons liés.

Ils sortent.

[I, 2] *Entrent Cressida et son valet.*

CRESSIDA.
Qui donc vient de passer ?

ALEXANDRE.
La reine Hécube accompagnée d'Hélène.

CRESSIDA.
Et où vont-elles ?

ALEXANDRE.
Sur la tour de l'Est
Dont la hauteur règne sur la vallée
Pour voir la guerre. Hector, dont la patience
Est toujours la vertu en tant que telle,
S'est troublé aujourd'hui, il s'est fâché
Contre Andromaque, a frappé son valet,
Et comme un paysan dans son domaine,
Dès l'aube, il s'est levé pour labourer,
En armure légère, et chaque fleur
Pleure de voir, prophétesse fragile,
La colère d'Hector.

CRESSIDA.
Et d'où vient-elle,
Cette fureur ?

ALEXANDRE.
Voilà le bruit qui court :
Parmi les Grecs, on dit qu'il est un prince
Troyen, neveu d'Hector, nommé Ajax.

CRESSIDA.
Eh bien ?

ALEXANDRE.
C'est l'homme du chacun pour soi,
À ce qu'on dit – il se maintient tout seul.

CRESSIDA. – C'est ce que font tous les hommes, à
moins qu'ils ne soient soûls, malades ou culs-de-jatte.

ALEXANDRE. – Cet homme-là, Madame, a dérobé à
bien des bêtes leurs traits particuliers. Il est vaillant
comme un lion, sombre comme un ours, lent comme
un éléphant ; un homme que la nature a tellement
truffé d'humeurs que son courage s'est mélangé à la
folie, et sa folie s'assaisonne de jugeote : personne n'a
une qualité dont il n'aurait pas une trace, et personne
n'a une tache dont il ne serait entaché. Il est mélancolique
sans raison, et joyeux à rebrousse-poil ; il aurait
les organes pour tout ce qu'on veut, mais tellement
désorganisé qu'il reste comme un Briarée goutteux,
avec plein de mains et pas moyen de s'en servir, ou un
Argus aveugle, des yeux en multitude, et rien dans le
regard.

CRESSIDA. – Mais comment cet homme qui me fait
sourire a-t-il pu mettre Hector en colère ?

ALEXANDRE. – On raconte qu'il s'est mesuré hier à
Hector, dans la bataille et qu'il l'a mis à terre, affront
et honte qui, depuis lors, empêchent Hector de manger
et de dormir.

Entre Pandare.